

Bauchau, Reverchon, Jouve : la Suisse intérieure entre mémoire et divination

C'est ainsi quand le nerf optique
se déchire, que dans l'atmosphère immobile
tout devient blanc, comme la neige
sur les Alpes.⁹⁷

N'est-ce pas retirer à l'univers de la mémoire
une part de puissance que de la déchiffrer?⁹⁸

Travailler sur Pierre Jean Jouve (1887-1976) implique de rencontrer Henry Bauchau tout d'abord comme témoin. L'auteur de *La Grande Muraille. Journal de La Déchirure* donne des renseignements sur deux aspects de l'œuvre de Jouve inégalement documentés : le premier est l'influence sur son œuvre de son épouse, la psychanalyste d'origine genevoise, Blanche Reverchon (1879-1974), dont Bauchau fut le patient entre 1947 et 1951. Comme on ne sait que très peu de choses de Blanche, ce témoignage est infiniment précieux. Le second aspect relève de la fascination profonde de Jouve pour les paysages de la Suisse, en particulier le Tessin et l'Engadine. Bauchau partagea ce plaisir des Alpes à partir de 1953, alors qu'il s'est lui-même installé en Suisse et que des liens d'amitié l'unissent désormais au couple.

Mais si Bauchau insiste sur le rôle que jouent la Suisse et Blanche dans l'écriture de Jouve, il le fait en affirmant simultanément dans son œuvre, donc comme écrivain cette fois, le rôle qu'ils jouent aussi dans sa propre écriture.

97 W.G. Sebald, *D'après nature*, traduit par Patrick Charbonneau et Sybille Muller, Arles, Actes Sud, 2007, p. 32.

98 «Il m'a semblé que tout ce qui est, dans ce livre, récit proprement dit, c'est-à-dire tout ce qui décrit, avec simplicité, l'événement présent, la mort de la mère, a beaucoup de force, et un pathétique sans emphase ; alors que le traitement imposé aux souvenirs par la psychanalyse qui, nécessairement, les classe, les interprète, nuit un peu à leur efficacité affective. [...] N'est-ce pas retirer à l'univers de la mémoire une part de puissance que de la déchiffrer ? L'art n'a-t-il pas d'autres exigences, peut-être, que l'hygiène spirituelle ? » Philippe Jaccottet, «*La Déchirure*, d'Henry Bauchau », dans *Nouvelle Revue de Lausanne*, 28 juillet 1966 ; repris dans *Écriture 61*, printemps 2003, p. 89. Sur ce texte qui critique l'influence de la psychanalyse et de Jouve sur l'œuvre de Bauchau, voir dans le présent volume Daniel Maggetti : «Une réception discrète et attentive : Henry Bauchau dans les journaux romands (1958-1975)».

Odile Bombarde a montré de manière convaincante, à l'aide d'exemples probants, comment Jouve et Bauchau ont hérité des «conceptions psychanalytiques de Blanche», ces dernières étant probablement «le résultat composite de sa lecture de Freud, de son expérience clinique, et d'une élaboration personnelle, [...] mais avec une inventivité et une liberté qui n'étaient possibles qu'à une époque où la psychanalyse était en voie de constitution»⁹⁹. Dans les années 1920-1930, lorsque Blanche découvre la psychanalyse, c'est en Suisse que cette dernière est en train de se constituer comme référence institutionnelle et médicale. La Suisse est le premier pays informé de la méthode freudienne et le premier site de sa réception hors de son berceau d'origine, la Vienne du début du siècle. La question linguistique est bien entendu déterminante, mais à cela s'ajoute le fait que les institutions psychiatriques suisses ne sont pas alors sous la domination d'une figure dont la postérité est aussi influente que celle de Charcot. C'est donc en Suisse, dans les années 1920, alors qu'elle y enseigne la psychiatrie, que Blanche, dont le père genevois est médecin psychiatre, découvre la psychanalyse.

Ce paysage historique n'est pas sans incidence sur sa conception du paysage intérieur qu'arpente avec son patient l'analyste. Blanche appartient à une école suisse¹⁰⁰ qui transmet en premier lieu, par ses traductions, ses théories et ses pratiques, l'un des points fondamentaux de la méthodologie freudienne : le récit de cas. Le récit de cas, ou «histoire d'un sujet»¹⁰¹ pour reprendre l'expression de Régis Lefort à propos de Bauchau, fondamental chez ce dernier comme chez Jouve, désigne tout autant la narration d'une aventure intérieure que la description d'un paysage intérieur : c'est un récit de signes et de symptômes, traces qui donnent à lire le passé.

Or, les paysages de la Suisse offrent à ces auteurs des espaces privilégiés de projection de leur paysage intérieur. Autrement dit, la Suisse, paysage par excellence du sublime, de l'élévation dans la profondeur, favorise la sublimation, c'est-à-dire la transposition d'une pulsion en un sentiment supérieur. L'Engadine, avec

99 Odile Bombarde, «La voix de Blanche», dans Yves Bonnefoy (textes réunis par), *Jouve poète, romancier, critique*, Colloque de la Fondation Hugot du Collège de France, Paris, Lachenal et Ritter, 1995, coll. «Pleine Marge», p. 184. Voir aussi Myriam Watthee-Delmotte, «Henry Bauchau dans la postérité jouvienne : la trace blanche», dans *Relectures de Pierre Jean Jouve, Nu(e)*, n° 30 (2), 2004, pp. 139-145; Myriam Watthee-Delmotte et Jacques Poirier (dir.), *Pierre Jean Jouve et Henry Bauchau. Les Voix de l'altérité*, Dijon, Presses Universitaires de Dijon, 2006; Béatrice Bonhomme, «La présence mythique de Blanche dans la création d'Henry Bauchau», dans *Henry Bauchau, Nu(e)*, n° 35, 2007, pp. 187-197. On trouvera aussi des points de synthèse réalisés par Régis Lefort, Laurianne Sable et Jean-Paul Louis-Lambert sur le site Jouve : http://www.pierrejeanjouve.org/Jouve-Notes_eparses/Jouve-Notes_eparses-Regis_Lefort-Blanche_chez_Bauchau.html

100 Sur la différence entre la réception littéraire de la psychanalyse chez Jouve et André Breton, cette influence de Blanche et la Suisse est déterminante. Jouve, qui ne se lasse pas de critiquer le surréalisme, publie son roman *Vagadu*, inspiré d'un récit de cas, en 1931. C'est l'ouvrage le plus explicitement influencé par Freud et son *Interprétation des rêves*, traduit en français en 1925 seulement. En 1932 paraît l'ouvrage de Breton sur les rêves, *Les Vases communicants*. Sur ces questions, voir Muriel Pic, *Le Désir monstre. Poétique de Pierre Jean Jouve*, Paris, Le Félin, 2006, pp. 161-217.

101 Régis Lefort, *L'Originel dans l'œuvre d'Henry Bauchau*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 27.

ses frontières linguistiques alliant le Nord et le Sud, ses espaces de sommets et de gouffres, exalte la perception et l'élan spirituel. Ses neiges se font pages, ses glaciers miroirs, «tout est machiné»¹⁰² à la perfection et stimule l'inspiration. Dans l'écriture, le génie du lieu devient puissance oraculaire de la littérature. À travers les paysages de la Suisse, l'intériorité n'est plus seulement l'espace de déchiffrement d'un passé mais également celui d'un avenir. Ce paradoxe temporel noue, chez ces deux auteurs, psychanalyse, littérature et divination, et interroge le rapport archaïque de l'écriture à la trace.

Paysage intérieur et paysage historique de la psychanalyse : Freud en Suisse.

C'est Blanche qui va ancrer dans la vie de Jouve la Suisse, pays où se déroule deux de ses principaux récits : *Le Monde désert* (1927) et *Dans les années profondes* (1935). C'est le pays qui accueille les Jouve pendant la Seconde Guerre mondiale, séjour durant lequel le poète participe à la fondation de la revue *Lettres* et rencontre Jean Starobinski, qui sera par la suite exécuteur testamentaire de son œuvre dont il réalise en 1987, au Mercure de France, une partie des œuvres complètes. Cet ancrage suisse des Jouve est continu, car ils s'y rendent chaque été dès leur mariage en 1924. En 1926, ils voyagent dans le Tessin, ce «pays presque trop aimé»¹⁰³, et séjournent à Carona entre les bras du lac de Lugano. Dans la même région, le village frontalier d'Indemini donne son patronyme au personnage masculin du premier volet d'*Aventure de Catherine Crachat* de 1928. Puis, les Jouve se rendent très fréquemment en Engadine, lieu où, après la guerre, ils rencontreront régulièrement Bauchau, lui-même domicilié à Gstaad dans l'Oberland bernois depuis 1951.

Si Blanche ancre la Suisse dans la vie et l'œuvre de Jouve, elle est également à l'origine de ce que Jouve nomme sa «conversion», qui l'entraînera à renier toute son œuvre antérieure à 1924. Il la situe au cœur de «la crise de 1922-1925» provoquée par sa rencontre avec Blanche en Italie et entraînant son divorce d'avec Andrée Charpentier. Il s'en explique dans *En miroir. Journal sans date* publié en 1954 : «C'est à Florence, où j'étais de retour en 1921, que je sentis pour la première fois le sol trembler sous moi. [...] Je rencontrais à ce moment précis celle qui intervenait, semblait-il, pour m'appeler et me nommer, B. et moi nous fîmes ensemble le signe d'une entente passionnée.»¹⁰⁴ Jouve réfère sa conversion au sacré – il s'agit d'une

102 Henry Bauchau, *Sur Pierre Jean Jouve. Sur Blanche Jouve* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993. Disponible sur : www.arlflb.be, p. 4. Bauchau rapporte là les propos de Jouve.

103 Pierre Jean Jouve, *Lettres à Jean Paulhan 1925-1961*, éd. Muriel Pic, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2006, p. 81.

104 Pierre Jean Jouve, *En miroir. Journal sans date*, dans *Œuvre II*, édition établie par Jean Starobinski,

conversion à des «valeurs spirituelles de poésie»¹⁰⁵ – en refusant de l'inscrire dans une doctrine religieuse. Car la spiritualité dont il est question est nourrie par la lecture des mystiques chrétiens, mais relève avant tout de la psychanalyse: «La principale expérience, de moyens réellement nouveaux, se place entre 1926 et 1930, quand les circonstances, communes à B. et à moi, me firent rencontrer la psychanalyse. Il y eut d'abord la traduction de *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, dont je m'occupai.»¹⁰⁶ Cette traduction, publiée en 1923, c'est Blanche qui la signe seule. En mai 1927, elle se rend avec Jouve à Vienne et, selon ce dernier, «travaille très utilement à l'église freudienne»¹⁰⁷. Avec cette traduction et les contacts directs qu'elle établit avec l'Autriche, Blanche s'inscrit dans une école suisse de psychanalyse dont Freud s'émerveillait de voir à quel point elle était, entre Zurich et Genève, un véritable «foyer d'infection» de sa doctrine, elle-même qualifiée d'«épidémie psychique»¹⁰⁸.

Lieu de la première implantation de la psychanalyse hors de son contexte d'origine, la Suisse est le premier pays dont les institutions psychiatriques intègrent la doctrine freudienne dans leurs pratiques et leurs enseignements, et cela dès 1900. En 1912 est fondé à Genève l'Institut de psychologie Jean-Jacques Rousseau, sous l'impulsion de Théodore Flournoy et Édouard Claparède. Le premier livre en français sur la psychanalyse, préfacé par Freud, paraît également à Genève en 1922. C'est la thèse de Raymond de Saussure, intitulée *La Méthode psychanalytique*, entièrement articulée autour d'un récit de cas. À cette époque, Blanche enseigne la psychiatrie à Genève, probablement grâce à son père. Elle n'a pas encore soutenu sa thèse de doctorat, *Contributions à l'analyse des contractures parkinsonniennes*¹⁰⁹, présentée à Paris en 1924. À cette date, qui est celle de son mariage avec Jouve et de leur installation à Paris, elle fréquente comme patiente et collègue les membres fondateurs de la Société psychanalytique de Paris qui verra le jour en 1928, Eugénie Sokolnicka, Rudolph Loewenstein et René Laforgue. Côté suisse, le mouvement se fédère autour de la Société suisse de psychanalyse, qui a vu le jour à Zurich en 1918 et trouve son origine dans la Société de recherches freudiennes fondée en 1907. Mais les Genevois sont très actifs et organisent à partir de l'été 1926, sous la présidence de Raymond de Saussure, le «Congrès des psychanalystes des pays romans»¹¹⁰ où les Parisiens sont bienvenus, ceux cités précédemment, en sus de Marie Bonaparte et Charles Odier. En 1931, année où paraît *Vagadu*, le

Paris, Mercure de France, 1987, p. 1068.

105 *Ibid.*, p. 1073.

106 *Ibid.*, p. 1075.

107 Pierre Jean Jouve, *Lettres à Jean Paulban 1925-1961*, op. cit., p. 50.

108 André Haynal, «Les Suisses en psychanalyse», dans *Les Bloc-notes de la psychanalyse*, n°4, 1984, pp. 163-170.

109 Thèse pour le doctorat en médecine (diplôme d'État), présentée par M^{lle} Blanche Reverchon, *Contribution à l'étude des contractures parkinsonniennes*, Paris, libr. Le François, 91, boulevard Saint-Germain, 1924. In-8, 30 p. On y apprend que Blanche est née le 16 mai 1879.

110 Alain de Mijola, «Le congrès des psychanalystes de langue française des pays romans: quelques éléments d'histoire», dans *Revue française de psychanalyse*, n°55 (1), 1991, pp. 7-36.

récit de l'analyse de Catherine Crachat, cas patent d'hystérie, le Docteur Reverchon-Jouve présente au Congrès une conférence sur la conversion hystérique, c'est-à-dire la somatisation de conflits psychiques se présentant dans le moment de la crise comme «simultanéité contradictoire»¹¹¹. Au sein des acteurs du Congrès va se produire dès le début une scission entre les partisans d'une orthodoxie freudienne, voulant conserver une approche clinique préalable, et les tenants d'une psychanalyse à la française d'emblée plus théorique. Blanche se range manifestement dans le premier des camps avec Loewenstein et Sokolnicka. Elle épouse en effet l'un des principes fondamentaux de la méthodologie clinique freudienne élaborée à partir des analyses sur l'hystérie : le récit de cas, qui prend acte des symptômes et de leur description. Ainsi, elle cosigne avec Jouve dans *La NRF* de mars 1933 «Moments d'une psychanalyse»¹¹², un récit de cas qui n'a rien à envier à *Vagadu*, écrit également à partir d'un document psychanalytique.

Avec le récit de cas, Blanche inscrit la psychanalyse dans l'espace littéraire de Jouve grâce à un modèle narratif dont Freud lui-même revendiquait la qualité littéraire en affirmant que ses «*Krankengeschichten* (histoires de malades) se lisent comme des romans»¹¹³. Ces fictions psychiques que Jouve va mettre en scène dans *Vagadu* dressent un paysage intérieur, dont l'exploration permet d'accéder à «un nouveau réel»¹¹⁴ : le monde du rêve qui retrace notre «aventure», permet de retrouver l'histoire singulière du roman familial et s'avère «spécifique à chacun de nous et commun à tous»; mais aussi, il est «visionnaire parce qu'il connaît les secrets et peut voir l'avenir»¹¹⁵. L'accès à ce monde explique la dimension prophétique que Jouve accorde à la psychanalyse et à l'œuvre qui s'en inspire. La preuve en est encore le texte qu'il publie en préface à *Sueur de sang* : «Inconscient, Spiritualité et Catastrophe»¹¹⁶, qui paraît également à *La NRF* en octobre 1933, quelques mois après «Moments d'une psychanalyse»¹¹⁷, mais signé par Jouve seulement. Ce texte, fort mal reçu à *La NRF*, contrairement à celui placé sous l'autorité médicale du «Dr Reverchon», se veut visionnaire. Il diagnostique le malaise psychique de la civilisation, aveugle sur la machination des pulsions qui la régit, Éros et Thanatos. Il voit ainsi une catastrophe à venir, et c'est comme prophétie que Jouve le présentera rétrospectivement lors de sa réédition à part dans *Commentaires* en 1950¹¹⁸.

À n'en point douter, on trouve aussi chez Bauchau cette dimension oraculaire attachée à la psychanalyse, ne serait-ce qu'à travers le personnage de la Sibylle,

111 Sigmund Freud, «Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité» (1908), dans *Névrose, psychose et perversion*, trad. Anne Berman, Paris, P.U.F., 1999, coll. «Bibliothèque de psychanalyse», p. 155.

112 Pierre Jean Jouve, «Moments d'une psychanalyse», dans *Œuvre II, op. cit.*, p. 1557-1592.

113 Sigmund Freud, Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie*, trad. Anne Berman, Paris, P.U.F., 2000, p. 127.

114 Pierre Jean Jouve, *Commentaires*, Neuchâtel, La Baconnière, 1950, p. 58.

115 Pierre Jean Jouve, *En miroir. Journal sans date*, dans *Œuvre II, op. cit.*, p. 1145.

116 Pierre Jean Jouve, «Inconscient, spiritualité, catastrophe», dans *Œuvre I*, édition établie par Jean Starobinski, Paris, Mercure de France, 1987, pp. 195-200.

117 Pierre Jean Jouve, «Moments d'une psychanalyse», dans *Œuvre II, op. cit.*, p. 1554-1591

118 Pierre Jean Jouve, *Commentaires, op. cit.*, p. 15

alias Dr Reverchon-Jouve. Cette dernière est en effet à l'origine de ce que l'on peut aussi désigner chez Bauchau comme une conversion à l'écriture. Envers elle, l'écrivain a une «dette absolue», celle du «don de parole»¹¹⁹. Il s'en explique à plusieurs reprises, notamment dans «La circonstance éclatante»: alors qu'il traverse des moments très durs, il est soutenu par celle qu'il «n'appelle plus [s]on analyste mais la Sibylle». «Elle me demande un jour qu'elle est pour moi le point fixe, le levier de l'analyse? Je réponds "la confiance", puis comme elle se tait, "la volonté de faire confiance". Elle ne me contredit pas mais après un moment de silence, constate: "votre levier, c'est l'écriture".»¹²⁰ Pour Bauchau, cette parole sera capitale, comme l'ensemble de l'analyse: «L'analyse a été la coupure, l'étape décisive de ma vie. Il y a celui que j'ai été avant elle [...] il y a celui qui est après et dont tout l'univers intérieur a été labouré, transformé par l'expérience de l'inconscient et la découverte des terres inconnues de mon être.»¹²¹

Avec *La Déchirure* et *L'Enfant bleu*, Bauchau met en scène le bouleversement de l'univers intérieur par l'analyse. Si Jouve réfère sa conversion à la psychanalyse et à la spiritualité, Bauchau couple la psychanalyse à l'expérience artistique. Le cas d'Orion trouve la voie d'une guérison au fil d'une analyse qui lui révèle sa vocation pour les arts plastiques, tout comme Bauchau et le narrateur de *La Déchirure* se tournent résolument vers l'écriture. Entre récits de rêves et dictées d'angoisse, ces deux ouvrages articulent leur narration sur le modèle du récit de cas¹²², où, comme dans «Moments d'une psychanalyse» et dans *Vagadu*, est également mise en scène l'interaction avec l'analyste. Comme le veut la tradition freudienne du récit de cas, ce que narre le sujet constitue la description des faits cliniques et s'articule avec les propos de l'instance théorique qui interprète. Autrement dit, le récit de cas livre les symptômes et leur déchiffrement, il rassemble les indices et mène l'enquête – Jouve affirme d'ailleurs de l'analyste de Catherine qu'il appartient à «la police privée»¹²³.

Or, le récit de cas relève de ce que l'historien italien Carlo Ginzburg nomme un «*paradigme de l'indice*» dont il saisit l'émergence à la fin du XIXe siècle entre le roman policier de Conan Doyle et la psychanalyse de Freud. Il constate une analogie entre la méthode de l'enquêteur Holmes et le psychanalyste. Tous deux prêtent attention et observent des «traces parfois infinitésimales qui permettent d'appréhender une réalité plus profonde, et qu'il serait impossible de saisir par d'autres moyens. Des traces: plus précisément des symptômes (dans le cas de Freud) et

119 Henry Bauchau, «Blanche Jouve, le don de parole», dans Marc Quaghebeur (dir.), *Les Constellations impérieuses d'Henry Bauchau*, Bruxelles, AML Éditions/Éditions Labor, 2003, p. 22.

120 Henry Bauchau, «La circonstance éclatante», dans *L'Écriture à l'écoute*, Arles, Actes Sud, 2000, p. 24.

121 *Idem*.

122 Jacques Le Brun, «Un genre littéraire, le cas? Du *casus conscientiae* à la *Krankengeschichte* freudienne», dans *La Jouissance et le Trouble*, Genève, Droz, 2004, pp. 67-90.

123 Pierre Jean Jouve, *Vagadu*, *op. cit.*, p. 701.

des indices (dans le cas de Sherlock Holmes)»¹²⁴. Si ce paradigme de l'indice, qui s'appuie sur la sémiotique, s'impose dans les sciences humaines entre 1870 et 1880, ses racines sont beaucoup plus profondes selon Ginzburg. Il les fait remonter jusqu'à la figure anthropologique du chasseur qui déchiffre les traces laissées par Carlo Ginzburg, «Traces», dans *Mythes, emblèmes, traces*, trad. Monique Aymard, Christian Paoloni, Elsa Bonan et Martine Sancini-Vignet, Paris, Flammarion, 1989, pp. 147-148. les animaux et qui, ainsi, retrace l'événement passé de leur passage. À un moment donné de sa démonstration, Ginzburg constate l'analogie entre ce paradigme cynégétique et celui contenu dans les textes divinatoires mésopotamiens¹²⁵. Tous deux se fondent sur le déchiffrement de signes dans l'espace de la nature afin d'établir les circonstances d'un événement, à ceci près que la divination situe cet événement dans l'avenir, alors que la cynégétique le situe, tout comme la psychanalyse, dans le passé. En bon historien, Ginzburg ne peut admettre une même méthodologie au service de deux lisibilités différentes du temps, car derrière menace l'anachronisme : en revanche l'intuition littéraire peut tout à fait la concevoir.

Paysage intérieur et paysage réel : l'oracle en Suisse

Régis Lefort affirme : «Envisager le lien qui unit l'écriture et l'analyse, c'est peut-être faire de la trace écrite un symptôme, à la fois signe, présage et indice, offrant ainsi au langage une dimension oraculaire, comme Bauchau le fait parfois explicitement dans ses romans.»¹²⁶

Chez Jouve comme chez Bauchau, la psychanalyse a permis de découvrir un «continent intérieur», un espace où, entre mémoire et désir, passé et avenir, le temps des horloges est invalidé au profit d'un *zeitlos* : «L'inconscient se trouve, d'une façon générale, en dehors du temps (*Das Unbewusste ist überhaupt zeitlos*)». Car, «en analysant les traces des souvenirs refoulés, on peut constater que la durée ne leur imprime aucun changement»¹²⁷. Jouve reprend ce terme à son compte dans son analyse du *Wozzeck* de Berg, publiée en 1953, opéra dont il affirme «le caractère "zeitlos" (en dehors du temps)»¹²⁸.

Zeitlos, tel est le paysage intérieur, mais aussi la Suisse de Jouve. Malgré la fidélité de ses descriptions à leur référent¹²⁹, le val Bregaglia, avec *Dans les années*

124 Carlo Ginzburg, «Traces», dans *Mythes, emblèmes, traces*, trad. Monique Aymard, Christian Paoloni, Elsa Bonan et Martine Sancini-Vignet, Paris, Flammarion, 1989, pp. 147-148.

125 Jean Bottéro, «Symptôme, signes, écritures, en Mésopotamie ancienne», dans Jean-Pierre Vernant (dir.), *Rationalité et Divination*, Paris, Seuil, 1987, pp. 70-197.

126 Régis Lefort, *L'Originel dans l'œuvre de Bauchau*, op. cit., p. 50.

127 Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1923), trad. Serge Jankélévitch, Paris, Payot, 1997, p. 312.

128 Pierre Jean Jouve, *Wozzeck*, Paris, Bourgois, 1999, p. 246.

129 André Wyss, «De Soglio à Sils, poétique des lieux privilégiés dans l'œuvre de Pierre Jean Jouve»,

profondes par exemple, devient le lieu de projection d'une alliance des contraires propre au for intérieur de l'homme oscillant entre les pulsions d'Éros et Thanatos :

Il y a dans le rapport de ces régions quelque chose d'inépuisable et de mystérieux. Il y a une qualité qui ne parvient pas à son terme. Il y a plusieurs régions étagées, enfermées dans les cent vallées bleues des montagnes creuses ou, au contraire, sur le piédestal du roc, de lumière et d'abstraction, tout en haut. Entre ces lieux-là comme les seuils du ciel où les masses glaciaires et les pointes écaillées sont situées sur les bords d'un paysage décharné et heureux, – et les terres italiennes gonflées de lacs, d'arbres, de majestueuses églises peintes – le voyageur monte et descend et toujours il retrouve les mêmes alpes et sanctuaires.¹³⁰

Et il croit, «si son esprit lui est entièrement favorable, ressentir l'esprit de Dieu immanent dans de tels objets»¹³¹. L'alliance des contraires définit en effet chez les anthropologues du début du siècle (Smith, Mauss, Durkheim, Caillois), le sacré comme *coïncidentia oppositorum*¹³². Psychique et spirituel, le sacré est un symptôme lisible dans les paysages de la Suisse, et plus particulièrement dans le parcours de Sils à Soglio. Avec Nietzsche déjà, dont la figure est inséparable de Sils, ce paysage est celui de *La Naissance de la tragédie*, dont on sait qu'elle est le fruit d'une opposition, d'une déchirure entre deux cultes de la beauté qu'incarnent respectivement les divinités Dionysos et Apollon. Entre Sils et Soglio, le point commun, malgré la diversité réelle des paysages, c'est cette alliance linguistique et culturelle du Nord et du Sud.

En regardant les paysages de la Suisse, Jouve transpose le sacré dans le conflit des pulsions – dont il tient de Blanche la formulation. À tel point qu'Hélène va devenir la figure mythique de cette paradoxale «union en un acte de l'éros passif et de la mort»¹³³. Lorsqu'elle apparaît à Léonide dans le paysage, elle est un «éclatant phénomène» né de l'espace qui l'entoure : «La forme parut se dégager de la matière du paysage et l'habiter.»¹³⁴ À la fin du récit, Hélène meurt entre les bras de son amant. Si cette scène vise à allier dans l'acte sexuel l'amour et la mort, elle préfigure également la disparition de l'une des inspiratrices de ce personnage : Lisbé. Cette dernière occupe le devant de la scène dans *En miroir* et dans la constitution du «mythe d'Hélène», personnage également inspiré de Blanche, comme l'indique la supériorité de son âge par rapport à celui de son amant. Pour Jouve cependant, la mort de Lisbé confirme la vocation prophétique de l'écriture. L'écrivain a lu dans le paysage de Soglio la mort de son amie et l'a écrite à travers Hélène : «Pendant un malaise qui me prit à cet endroit [Soglio], toutes mes peines du moment se

dans *Critique*, mars 1988, pp. 163-182.

130 Pierre Jean Jouve, *Dans les années profondes*, dans *Œuvre II, op. cit.*, p. 961.

131 *Idem*.

132 Philippe Borgeaud, «Le couple sacré/profane. Genèse et fortune d'un concept opératoire en histoire des religions», dans *Revue de l'histoire des religions*, t. CCXI, octobre-décembre 1994, p. 397.

133 Pierre Jean Jouve, *En miroir. Journal sans date*, dans *Œuvre II, op. cit.*, p. 1100.

134 Pierre Jean Jouve, *Dans les années profondes*, dans *Œuvre II, op. cit.*, p. 964.

nouèrent. Une sorte de fulgurance se fit [...] je commençais d'imaginer une Hélène dans ce pays.»¹³⁵ Tel un oracle, altéré jusque dans sa personne physique par les signes qui l'entourent, Jouve écrit la tragique prophétie de *Dans les années profondes*. C'est donc grâce à ce paysage, en lequel Éros et Thanatos sont immanents, que Jouve voit Hélène et sa mort, vision réalisée à travers la destinée tragique de Lisbé. Le paysage de la Suisse devient ainsi un espace *zeitlos*, figuration d'un inconscient poétique qui situe l'écriture aux confins du désir et de la mémoire, de la divination et de la remémoration.

Paysage du sacré, paysage du tragique, l'Engadine, profane et religieuse, allie des traditions opposées autour d'un même principe, le travail de la limite entre les contraires. Tension chez Jouve, déchirure plutôt chez Bauchau, terme qu'il doit à Blanche: «Il ne faut pas de conclusion, l'œuvre doit se terminer interrogativement. [...] Nous ne sommes pas dans la réconciliation. Nous sommes dans la Déchirure. On peut vivre aussi dans la déchirure. On peut très bien»¹³⁶. Si la déchirure est l'un des modes de l'inachèvement, elle est métaphorisée chez Bauchau par l'image d'une insurmontable séparation, d'une limite dont le tracé dépasse la seule intériorité pour s'inscrire dans l'histoire de l'humanité: la grande muraille, qui constitue l'espace du dedans comme «Chine intérieure», formule poétique que l'on trouve également dans *Diadème*, recueil que Jouve publie en 1959¹³⁷. *Le Journal de La Déchirure* s'intitule *La Grande Muraille*, comme l'un des chapitres du roman. Dans ce journal, le 24 août 1961, Bauchau nous apprend à propos de son roman: «Le sens du titre primitif *La Chine intérieure* réapparaît si j'insiste sur la grande muraille et la nécessité de la percée»¹³⁸. La figuration de la déchirure par la Chine et sa grande muraille entraînera le recours dans l'œuvre à deux figures majeures de ce pays, Gengis Khan et Mao Zedong, et *La Chine intérieure* sera finalement le titre d'un recueil de poèmes publié en 1975. Ce dernier témoigne de l'intérêt de Bauchau pour une spiritualité orientale dont la sagesse se fonde sur une logique du concret qui participe de l'attention de l'auteur au monde naturel: ainsi de «l'arbre de Gengis Khan» dans *La Chine intérieure*, poème introduit par une citation de Mao Zedong «trouvée dans une médiocre traduction de *Neige*»¹³⁹. Avec ce recueil, Bauchau montre à quel point la constitution d'un espace du dedans accompagne la contemplation d'un espace du dehors, la Suisse. Dans ce pays, où il entre véritablement en écriture, il rédige notamment *Géologie*, *La Déchirure* et *La Chine intérieure*. Bauchau en observe rochers et torrents, en embrasse chaque parcelle. Comme l'explique Myriam Watthee-Delmotte dans *Parcours d'Henry Bauchau*, le rapport au paysage établit «une structure croisée où l'extériorité et l'intériorité se trouvent prises dans un rapport d'inversion: plus on cherche à posséder l'espace extérieur,

135 *Ibid.*, p. 1098.

136 Henry Bauchau, «Blanche Jouve, le don de parole», *art. cit.*, p. 23.

137 Béatrice Bonhomme consacre un chapitre de sa biographie sur *Jouve* à *La Chine intérieure*, Paris, Éditions Aden, 2008, pp. 137-154.

138 Henry Bauchau, *La Grande Muraille. Journal de La Déchirure*, Arles, Actes Sud, 2004, p. 151.

139 Henry Bauchau, «La Chine intérieure», dans *L'Écriture à l'écoute*, *op. cit.*, p. 26.

plus on se voit intérieurement anéanti; plus on s'y abandonne, plus l'identité intérieure se raffermi.¹⁴⁰ Dans le recueil *La Chine intérieure*, la neige est l'élément qui permet le passage de l'intérieur à l'extérieur et réciproquement, ainsi que de la Suisse à la Chine. Grâce à sa blancheur métaphorique, une page à la dimension d'un paysage, elle efface et recouvre de son unité d'absence la diversité des paysages d'Orient et d'Occident au profit d'un paysage intérieur rendu à la dimension de la page écrite. La neige qui recouvre et que marque le pas est l'élément qui, plus que tout autre, pose la question de la trace à partir de l'élémentaire: car, comme le formule Jacques Derrida, «une trace ineffaçable n'est pas une trace»¹⁴¹.

En Suisse, à Gstaad plus exactement, Bauchau s'abandonne donc à une «contemplation quotidienne des montagnes»¹⁴² qui le «conduit de page en page» à déplacer la Suisse en Chine, et réciproquement. Cette continuité recouverte de neige entre paysage intérieur et paysage extérieur détermine le rapport de sublimation que Bauchau, comme Jouve, établit avec la Suisse: si celle-ci figure une intériorité déchirée, c'est que ses paysages en permettent la transposition, toutes régions confondues. Les éléments, la verticalité et l'atmosphère propres aux paysages de montagne, constitutifs du mythe poétique des Alpes¹⁴³ entre vision et aveuglement, suscitent la sublimation grâce à leur adéquation avec l'espace du dedans tel que se le représentent Jouve et Bauchau. Lieu de tension et de déchirure, site des pulsions, mais aussi espace intemporel: Bauchau «ne situe aucun roman dans une datation précise; il se limite à des indices liés au moment du jour, aux mois, aux saisons, à la course solaire, qui colorent ses récits d'une forme d'intemporalité»¹⁴⁴. Les signes de l'espace naturel indiquent le temps sans horloge, l'élémentaire se tient hors de la temporalité historique, *zeitlos* comme l'inconscient et ses rêves dont les récits ponctuent l'œuvre de Bauchau. Épris d'un savoir physique, corporel et climatique, sinon atmosphérique, Bauchau est à l'écoute de l'insignifiant qui délivre «l'écriture antérieure qui brillait avant toutes les langues»¹⁴⁵, celle-là même que déchiffre en l'être la psychanalyste Blanche, au prénom de traces, comme le devin au ciel nocturne, dans les danses ou dans le comportement des bêtes.

Règne ainsi, sur cette Suisse intérieure, une «Sibylle» pour Bauchau, un «mythe d'Hélène» pour Jouve, figures directement reliées à Blanche qui assume chez ces deux auteurs une fonction interprétative décisive, à en croire les commentaires autobiographiques de chacun d'eux. Elle touche autant au passé et à sa remémoration qu'à l'avenir et à la projection. Car qu'est-ce qu'une Sybille? Une prophétesse qui déchiffre l'avenir dans les astres, qui donne sens aux constellations, qui sait

140 Myriam Watthee-Delmotte, *Parcours d'Henry Bauchau*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 40.

141 Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence* (1967), Paris, Seuil, 1979, p. 339.

142 Henry Bauchau, *La Chine intérieure*, dans *L'Écriture à l'écoute*, *op. cit.*, pp. 28-29.

143 Albrecht de Haller, *Les Alpes*, trad. Jean Graven, Genève, Zoé, 1995.

144 Myriam Watthee-Delmotte, «Henry Bauchau, en refus d'héritage: Une poétique du non-savoir», dans *Figures du non-savoir dans la littérature française moderne*, dir. Muriel Pic, Barbara Selmeçci Castioni, Jean-Pierre van Elslande, à paraître.

145 Henry Bauchau, «L'Écriture du corps», dans *Poésie complète*, Arles, Actes Sud, 2009, p. 149.

lire les signes dans un corps ou un paysage. Ainsi, chez Bauchau, celle qui doit lire le passé en déchiffrant les symptômes, en enquêtant sur les indices, découvre l'avenir. Autrement dit, elle lit le passé comme on lit l'avenir, comme on lit une constellation d'après le modèle auquel se réfère encore l'auteur dans *Géologie*, avec la section «Double zodiaque». Dès lors, plutôt que de voir dans ces poèmes et la figure de la Sybille une pente ésotérique chez Bauchau, on peut y déceler une intuition fondamentale et pour le moins raisonnable : que la modernité psychanalytique, pour lire l'intériorité, déchiffrer les symptômes, renoue avec un mode archaïque de lisibilité, celui de la divination. Cette lecture des augures est une lecture des signes dans l'espace de la nature : c'est «lire ce qui n'a jamais été écrit», selon la formulation de Walter Benjamin : «Cette lecture est la plus ancienne : la lecture avant tout langage, dans les entrailles, dans les étoiles ou dans les danses. Plus tard vinrent en usage les moyens de communication d'une nouvelle lecture, runes et hiéroglyphes»¹⁴⁶.

Psychanalyse, écriture et divination sont donc liées chez Bauchau et Jouve par un paradigme de l'indice, une lecture des signes et de l'insignifiant, dont l'historicité renverse la sémantique temporelle. Rejouer cette lisibilité de la psyché dans les paysages de la Suisse, c'est alors peut-être chercher à retrouver ce que Blanche, d'après les propos que rapporte Bauchau, nomme un «langage cosmique ou physiologique». Langage cosmique, présent dans un paysage de contraste, ou physiologique, présent dans les symptômes d'un corps que narre le récit de cas :

Un soir à Gstaad, Blanche me parle du langage : «Peut-être naît-il de la vie intra-utérine. Ces sons sont traduits ensuite par la mère [...]. Il y a toujours une ambiguïté dans le langage à cause de cette traduction d'un langage cosmique ou physiologique en langage culturel.»¹⁴⁷

Muriel Pic
Université de Neuchâtel

146 Walter Benjamin, «Sur le pouvoir d'imitation», dans *Poésie et révolution*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Denoël, 1971, p. 52.

147 Henry Bauchau, *Sur Pierre Jean Jouve. Sur Blanche*, op. cit., p. 10.